

Préface
La géographie de l'éternité enchâssée

Je suis natif d'une Normandie en lisière du pays d'Auge, une terre de carte postale avec vaches marron et blanc qui ruminent au milieu de pâturages verts ou de vergers aux pommiers ployant sous les fruits ronds et rouges. Mon village natal se trouve à l'intersection de ce paysage et d'une plaine modeste où se cultivent les céréales ondulantes, blé et orge, avoine et maïs. Et toujours de l'eau, sous toutes ses formes : la pluie, le brouillard, le crachin, les flaques, les mares, les ruisseaux, les rivières, l'ensemble donnant aux verts normands leurs carnations magnifiques. Je suis de cette terre dans laquelle, vraisemblablement, je me décomposerai.

Voilà pourquoi j'aime la Corse. Pour quelles raisons elle est mon luxe. Elle offre l'exacte antithèse de mon quotidien : la Méditerranée, contre le tropisme anglais de la Normandie, l'Afrique,

Nous aurons la philosophie féroce

L'euro agit en sinistre accélérateur du processus libéral dominant. Annoncé depuis un certain temps, il précipite la mort de l'État-nation. En tant que tel, il contredit symptomatiquement les acquis de la Révolution française réduits à la portion congrue. Les pleins pouvoirs de l'argent, l'abolition de l'État comme machine à réguler les contradictions de la vie sociale, la fin de l'indépendance monétaire, donc économique, donc politique, l'impossible cristallisation active et efficace d'un volontarisme de gauche malgré la vivacité du courant critique qui le porte, tout cela caractérise l'avènement de l'ère nouvelle dans laquelle nous entrons tête baissée...

La réalisation de l'Europe suppose, après la disparition des États-nations – ce premier temps d'une sombre dialectique –, la réalisation d'une fédération appelée tôt ou tard à s'y substituer intégralement : avec sa Constitution, son Parlement,

contre les terres hyperboréennes et froides en bordure de Manche, le soleil, contre les ciels toujours richement couverts et ouvragés de Boudin, les vertus anciennes, presque féodales, d'une île où l'on peut pratiquer, sans risquer le ridicule, la parole donnée, l'amitié, l'hospitalité, la fidélité, et autres richesses déconsidérées par le continent soucieux de singer l'immoralité avachie des Anglo-Saxons. En Corse, je me sens africain, brûlant, incandescent, contemporain des présocratiques et d'Homère.

Là-bas, comme dans les cinq ou six pays d'Afrique où j'ai expérimenté trop brièvement la chaleur, le désert, le silence et l'espace, je jouis d'un temps luxueux, de durées magnifiques. Quand le continent vit sur le principe d'un temps identifié à l'argent, la Méditerranée réactive le registre des *Géorgiques* de Virgile : temps préhistorique, au sens étymologique d'avant l'histoire, temps des saisons et de la terre, des planètes et de la mer, du cosmos et des vignes. Les hommes acceptent de s'y soumettre exactement à la manière du minéral ou du végétal, consentant à la nécessité avec la volupté de qui sait l'éternité enchâssée dans l'usage voluptueux du présent.

Voilà pourquoi, bien que n'ayant pas le fantasme du propriétaire, quand il m'arrive de rêver à quatre murs que je pourrais acheter, je les imagine en Corse, modestes pour la bâtisse, mais luxueux pour le point de vue : je voudrais sur une

terrasse pouvoir regarder la mer et ses couleurs changer – bleus, verts, turquoise, noirs, violets, mauves et gris. Puis guetter, sortie de l'onde, l'apparition des figures qui hantent *L'Iliade* et *L'Odyssée*. J'y expérimenterais les durées magiques d'un contemporain des Grecs et des Romains, des Africains et des Phéniciens, sachant me souvenir qu'à l'heure des premières traces, aujourd'hui disparues, on racontait les Libyens – descendants du philosophe Aristippe de Cyrène, l'inventeur du plaisir –, premiers occupants curieux de l'île dévolue aux mystères. Alors, dans la terre qui jouxterait cette grande petite maison, à défaut de glaise normande, je consentirais à une tombe – avec vue sur la mer ¹.

1. Ces vingt-cinq textes ont paru entre janvier 2001 et janvier 2003 dans le mensuel *Corsica*.

son chef d'État, ses lois, son droit, l'Europe prépare et annonce l'inéluctable gouvernement planétaire dont l'euro et l'Europe ne sont que les prémisses indolores. À terme, le libéralisme vise l'empire sur la totalité des terres et des peuples de la planète. Nous sommes à l'aube de ce nouveau colonialisme.

Or la monnaie commune ne justifiait pas la monnaie unique. D'autant qu'avec la monétique et les cartes bancaires, nous disposions déjà d'une réelle monnaie planétaire – et pas seulement locale, comme l'est l'euro sur sa zone limitée aux intérêts du club des pays industrialisés et bourgeois. L'argent libéral dispose désormais de ses icônes, de ses fétiches : libéraux de gauche et libéraux de droite, qui se partagent alternativement la gestion et l'administration du capitalisme, communient dans ces symboles. Leur pain et leur vin, leur eucharistie...

Notre période doit donc se vivre – soyons hégéliens, une fois n'est pas coutume... – sur le mode de l'achèvement d'un cycle. Fin de siècle, de millénaire et de civilisation. La naissance de l'euro témoigne paradoxalement du trépas de la prééminence de l'Europe dans le monde. Devant le cadavre de cette entité défunte, les pièces et billets valent certificat de décès, pas de naissance. On croit faire l'Europe, en fait on embaume son cadavre avant dépassement, négation et accomplissement de cette ancienne figure dans un gouver-

nement planétaire appelé de ses vœux par le libéralisme et ses prêtres – marchands, banquiers, financiers, économistes, boursiers, politiciens... Déjà, les marchés, les transactions, la circulation des flux qui, eux, ignorent les nations, se moquent des frontières et des patries – puis de ceux qui y souffrent en victimes du capitalisme –, témoignent de cette nouvelle religion : il y eut les pyramides égyptiennes, les temples grecs, les forums romains, les cathédrales européennes, il faudra désormais compter avec les bourses des mégapoles. Le libéralisme est une religion, l'euro son prophète, la planète, son territoire... Voici venu le temps des assassins. De Rimbaud, cette autre prophétie induite : « Nous aurons la philosophie féroce. »